

Lucy et ses livres : les lectures d'une adolescente vaudoise à la fin du XIXe siècle

Autor(en): **Netz, Robert**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Revue historique vaudoise**

Band (Jahr): **120 (2012)**

PDF erstellt am: **25.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-847090>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Robert Netz

LUCY ET SES LIVRES : LES LECTURES D'UNE ADOLESCENTE VAUDOISE À LA FIN DU XIX^e SIÈCLE

Le journal¹ de Lucy Maillefer, née en 1872 à Ollon, morte célibataire en 1967², fille aînée d'un artisan de Ballaigues qui fondera la dynastie industrielle des Maillefer, n'est pas seulement un document de premier ordre sur la vie et la psychologie d'une adolescente de la classe moyenne³ à la fin du XIX^e siècle. Commencé en mai 1885 et tenu avec régularité après 1888 jusque dans les premières années du XX^e siècle, il constitue surtout, dans la perspective qui sera la nôtre, un témoignage, rare pour le canton de Vaud, des mécanismes par lesquels, dans le dernier quart du XIX^e siècle, religion et morale déterminent le destin des filles, notamment au travers de lectures autorisées justifiant le modèle familial et ses credos idéologiques. Ce sont ces mécanismes que nous allons essayer de voir en œuvre.

NAÎTRE ET GRANDIR DANS L'ÉGLISE LIBRE

Pour Lucy, ce modèle idéologique familial, dont le caractère autoritaire de son père, l'artisan et futur industriel Charles-Louis Maillefer, accentue les contraintes, s'inscrit, quoiqu'à une date tardive⁴, dans le cadre du *revival* chrétien protestant, le Réveil⁵, qui

- 1 Lucy Maillefer, « *Oh! si j'étais libre!* » *Journal d'une adolescente vaudoise 1885-1896*, texte établi, présenté et annoté par Gilbert Coutaz et Robert Netz, Lausanne: Éditions d'En bas, coll. Ethno-Poche 43, 2006. Écrit de 1885 à 1909, ce journal remplit 33 cahiers d'école. Il est conservé aux Archives cantonales vaudoises sous forme de tirages sur papier à partir de microfilms (cote PP 423). Dans cet article, nous écrirons « le Journal » si le mot n'est accompagné d'aucun complément, ou dans le cas contraire « le journal de ». Les renvois figureront sous l'indication *Journal* suivi de la page.
- 2 Sa sœur cadette Méry, célibataire aussi, mourut la même année. Elle avait traversé la vie à ses côtés. Ces destins parallèles de sœurs et de femmes du XIX^e siècle, dont on connaît d'autres exemples, interpellent l'historien.
- 3 Entrée dans le langage courant, l'expression « classe moyenne » dissimule son ambiguïté méthodologique sous la trompeuse évidence d'un usage banalisé. Appliquée à la catégorie sociale émergente de la famille Maillefer, en cours de passage de l'artisanat à la petite industrie, elle ne nous semble pas abusive: cf. Serge Bosc, *Sociologie des classes moyennes*, Paris: La Découverte, coll. Repères, 2008.
- 4 En 1885, dans le canton de Vaud, le dynamisme missionnaire du Réveil semble s'être affaibli, comme le déplorent dans leurs rapports, les membres du Comité des traités religieux.

prend son essor au XVIII^e siècle en Allemagne et en Angleterre, puis s'étend à la France et à la Suisse romande. Pour les hommes du Réveil, « le souci majeur est toujours d'insuffler dans une piété trop formelle, sans saveur ni chaleur, une foi vivante et missionnaire »⁶. Une foi « du cœur » qui s'enracine dans le « sentiment »⁷. Vinet va même jusqu'à affirmer: « La religion est un sentiment »⁸. Il n'est donc pas excessif de parler, à propos du Réveil, d'une éruption de religiosité émotionnelle qui prépare et annonce le romantisme. On en perçoit le caractère dans le journal de Lucy autant que dans les livres qui nourrissent son esprit.

Dans le canton de Vaud, après 1821, le Réveil, se manifestant, là comme ailleurs, par l'activité missionnaire des écoles du dimanche, et la publication des Traités religieux ou d'autres écrits de propagande, finira, en mars 1847, par briser en deux pour plus d'un siècle l'Église réformée vaudoise.

Les pasteurs et fidèles dissidents, parmi lesquels la partie de l'élite intellectuelle et économique du pays qui se réclame de la pensée « libérale » chrétienne et de son éthique de liberté individuelle, se retrouvent alors dans un cadre nouveau, autofinancé, appelé Église libre⁹. On entend par là libre de ne pas se conformer, dans le domaine religieux, aux instructions et aux règles d'un État dominé, à partir de la révolution radicale de 1845, par le gouvernement « de gauche » d'Henri Druey¹⁰, qui veut rallier le peuple à la démocratie de masse, en s'appuyant sur l'Église dite nationale et sur un clergé « fonctionnarisé »¹¹, et parfois déchiré.

5 (Note de la p. 385.) Alice Wemyss, *Histoire du Réveil 1790-1849*, Paris: Les Bergers et les Mages, 1977.

6 Laurent Gambarotto, « Réveil » in Pierre Gisel (dir.), *Encyclopédie du protestantisme*, Paris/Genève: Cerf/Labor et Fides, 1995, pp. 1326-1327.

7 Alexandre Vinet, *Discours sur quelques sujets religieux*, seconde édition, Paris/Genève, 1832, pp. 39 ss.

8 Alexandre Vinet, *Essai sur la manifestation des convictions religieuses et sur la séparation de l'Église et de l'État*, deuxième édition revue par l'auteur [éd. posthume], Paris: Chez les éditeurs, 1852, p. 206.

9 Ne faisant qu'indiquer le cadre religieux et moral dans lequel s'inscrivent la vie de Lucy et ses lectures, nous n'entrerons pas dans le détail d'une bibliographie considérable. Résumé commode et bibliographie à jour dans Dave Lüthi, *Les chapelles de l'Église libre vaudoise*, Lausanne: BHV, 2000, pp. 1-14.

10 L'histoire « politique » de l'Église libre est un chapitre du conflit entre libéraux et radicaux qui traverse le XIX^e siècle vaudois: cf. Gérald Arlettaz, *Libéralisme et société dans le canton de Vaud 1814-1845*, Lausanne: BHV, 1980, pp. 595-604.

11 Alexandre Vinet cite, pour s'en indigner, ce propos d'un partisan de l'Église nationale, façon Druey: « Les pasteurs étant payés par l'État, ils doivent être les serviteurs de l'État ». Alexandre Vinet, *Liberté religieuse et questions ecclésiastiques*, Paris, 1854, p. 408. D'autres vécurent cette cassure de l'Église vaudoise comme un drame, cf. la correspondance du pasteur Samson Vuilleumier, resté fidèle à une Église « nationale sans être l'esclave du gouvernement ou de l'État », in Robert Centlivres et Henri Meylan (éds) *L'Église vaudoise dans la tempête*, Lausanne: Imprimerie La Concorde, 1947, p. 129.

La croyance des fidèles de l'Église libre et de leurs pasteurs est donc, au moins dans ses commencements, une croyance de rébellion¹² mais aussi de réaction : contre les empiétements d'une autorité politique et administrative notoirement laïque dans des affaires qui ne doivent dépendre que du spirituel ; contre la déchristianisation de la société que semblent négliger, sinon encourager, les démocrates au pouvoir ; contre l'oubli apparent du « véritable » esprit évangélique, qui est celui de la liberté du croyant, de cette « individualité religieuse » consacrée par le Christ, selon Alexandre Vinet, pour qui « une religion qui, dans son point de départ ou à son terme, n'est pas personnelle, n'est pas une religion. »¹³ Malgré ses composantes bourgeoises et conservatrices ou peut-être à cause d'elles (la direction de l'Église regroupe, autour des pasteurs dissidents, nombre de bourgeois libéraux fortunés), cette rébellion est loin d'avoir l'assentiment de l'ensemble de la population vaudoise, dont une partie se montre hostile, comme en témoigne ce passage, daté de janvier 1847, d'un carnet de notes inédit d'Alphonse Rivier : « Quand nous sommes auprès de la voiture (c'était l'omnibus) un gros homme passa et se mit à crier d'une grosse voix : « Oh, les Riches ! vous êtes des Mômiers !... »¹⁴

Certes, au fil du siècle, la marginalité « héroïque » et solidaire des fondateurs de l'Église libre s'atténue, mais elle demeure au cœur de la démarche spirituelle et de la vie quotidienne d'hommes et de femmes qui se voient comme les élus exemplaires d'un protestantisme rénové. Ou qui essaient de l'être. Le journal de Lucy en témoigne à maintes reprises : les fêtes, Noël par exemple, se vivent en famille et avec d'autres membres de l'Église. Le dimanche, on se rend (à pied, deux heures de marche avec des enfants¹⁵!) au temple libriste le plus proche ou à une réunion ponctuée par des chants et un sermon. Les distractions collectives aussi sont liées à l'Église, telles cette séance de lanterne magique :

« Un monsieur anglais nous a montré des vues au moyen d'une lanterne magique. Ces trois séances auxquelles j'ai pu assister, ont été très intéressantes. Nous avons ainsi

12 « Sectaires, rebelles à l'autorité et aux lois, perturbateurs du repos des familles et de la société », affirment les attendus de la condamnation de deux personnes ayant organisé une réunion religieuse, interdite par la loi vaudoise de 1824. Vinet qualifiera cette loi, en vigueur jusqu'en 1834, de « monstre législatif » (Alexandre Vinet, *Liberté religieuse...*, *op. cit.*, pp. 4-5). La liberté des cultes sera inscrite dans la Constitution vaudoise en 1861.

13 Alexandre Vinet, *Essai sur la manifestation...*, *op. cit.*, pp. 280-281.

14 Mômier, terme populaire de moquerie qui s'appliqua tout d'abord aux méthodistes du Réveil dont la piété (les « momeries ») semblait à certains outrée ou affectée (W. Pierrehumbert, *Dictionnaire du parler neuchâtelois et suisse romand*, Neuchâtel : Attinger, 2008). Cité, à partir d'un carnet de notes inédit, dans Théodore Rivier-Rose, *La famille Rivier (1595 à nos jours)*, Genève : Slatkine, 1987, p. III. Nous remercions Alphonse Rivier, homonyme et parent de l'auteur de cette note, de nous l'avoir signalée.

15 *Journal*, (juillet 1888) p. 29.

vu [...] la ville de Genève, plusieurs vues de la Passion, une vue d'introduction pour les enfants qui représente un dessin tournant fort amusant, une série de tableaux intitulés l'assiette de cerises qui nous a fait rire plusieurs fois, une touchante histoire: père revient, l'eau et l'alcool ou l'ivrogne et le tempérant, en dix-sept planches, Joseph en Égypte, en 13 planches; la tentation du Christ, Jésus marchant sur les eaux; les passions du cœur, tableaux allégoriques au nombre de huit divisés en deux séries, et l'enfant prodigue, tableaux dont plusieurs m'ont paru admirables.»¹⁶

Autre activité caractéristique du Réveil, qu'évoque le journal de Lucy, le prosélytisme missionnaire qui s'exerce (par l'écrit et la parole) à l'étranger, particulièrement en Afrique mais aussi à l'intérieur du pays par le biais, notamment, des écoles du dimanche. Un Petit manuel des écoles du dimanche, publié à Lausanne en 1837, et réédité par la Société des écoles du dimanche pour le Canton de Vaud¹⁷, souligne que « toute personne pieuse, connaissant la Parole d'une manière vivante, aimant les âmes, désireuse d'avancer le règne de son Sauveur, et capable de se mettre à la portée des enfants, peut diriger une école du dimanche, quels que soient son âge, son sexe, son état.» Lucy a fréquenté bien entendu l'une de ces écoles dont l'efficacité, pour le pasteur français établi à Lausanne, Sully Jaulmes-Cook, est certaine et le but « immense »: « En effet, il ne s'agit de rien moins que de placer *tous* les enfants, et cela depuis leur plus tendre enfance, sous l'influence d'une âme chrétienne et d'un enseignement vraiment religieux et biblique.»¹⁸

Dans le domaine plus spécifique du livre et de la lecture, ce travail de propagande effectué, non sans difficultés (notamment l'insuffisance chronique de ressources financières fixes) par les pasteurs et les laïcs bénévoles de l'Église libre au travers de la Société des traités religieux¹⁹, bénéficie pendant plus d'un demi-siècle d'un autre dynamisme, industriel et commercial, celui de l'imprimeur libriste lausannois Georges Bridel²⁰. Personnalité remarquable comme éditeur et comme imprimeur, Bridel incarne la figure de l'entrepreneur libriste, chrétien sincère dont le libéralisme économique est tout à fait compatible avec le conservatisme moral et le paternalisme social qu'expriment, comme on va le voir, les livres et journaux mentionnés par Lucy.

¹⁶ *Ibid.*, p. 27.

¹⁷ *Petit manuel des écoles du dimanche ou Conseils et directions à l'usage des maîtres*, Lausanne: Société des Écoles du Dimanche pour le Canton de Vaud, 1853, dépôt: Librairie Delafontaine et C^{ie}, p. 28.

¹⁸ Sully Jaulmes-Cook, *L'École du dimanche, système des groupes, organisation et avantages de ce système, réponse aux objections*, Extrait du *Chrétien évangélique*, Lausanne: Imprimerie de Georges Bridel, 1863, p. 6.

¹⁹ Fondée en 1827 par un groupe de personnalités du Réveil, elle fut appelée d'abord Société pour la distribution de livres religieux. Le premier rapport d'activité fut publié dans la *Feuille religieuse du canton de Vaud* (1829).

UNE LITTÉRATURE DE PROPAGANDE DIVERSIFIÉE

C'est en lisant le magazine *La Famille*, journal fondé par Georges Bridel en 1859 avec son ami Adam Vulliet, directeur de l'École supérieure des jeunes filles de Lausanne de 1857 à 1883, et qui, en 1889, comptait « plusieurs milliers d'abonnés »²¹ parmi lesquels la famille Maillefer, que Lucy apprend, en juillet 1889, le décès de l'imprimeur lausannois, dont elle fait l'éloge en le qualifiant de « chrétien sincère » et d'« homme fort et estimé ». Mais elle relève surtout qu'il « imprimait le plus grand nombre des meilleures productions littéraires de notre canton, entre autre *La Famille*, les *Lectures illustrées*, *Le Bon Messager*, *Les Étrennes*, les nouvelles de feu Urbain Olivier, un de ses amis qu'il n'a pas tardé à suivre dans le repos des élus. En un mot, sa mort fait un grand vide dans notre pays. »²² C'est une jeune fille de 17 ans, formée par l'éducation libriste, qui écrit ces lignes ne devant pas être lues, espère-t-elle, par ses parents²³. Or, elle ne retient de l'importante production de Bridel que la partie la plus moralisante. Ce n'est pas un choix de hasard.

En effet, les titres que cite Lucy lui sont familiers. Certains, comme les *Lectures illustrées*, l'accompagnent depuis sa petite enfance. À 25 ans, devenue maîtresse de français dans des familles bourgeoises d'Allemagne, elle se fera envoyer par les siens, pour les faire lire à ses élèves, des numéros de ce petit magazine à la longévité étonnante (1839-1922). *La Famille*, qui paraît deux fois par mois, est citée à trois reprises au moins par le *Journal*. La première livraison, pour 1882, de ce périodique populaire qui résiste rarement à la tentation d'édifier ses lecteurs après les avoir instruits, est illustrée de deux gravures. On peut y lire la biographie de la mère de George Washington et sa mort exemplaire, trois pages d'histoire suisse, un texte de géographie sur la vallée du Hasli²⁴, une poésie, « Le rayon de soleil », une nouvelle à suivre, « Noël dans la maison forestière »,

20 (Note de la p. 388.) *La maison Georges Bridel & C^{ie} à Lausanne de 1844 à 1894*, Lausanne, 1895; Franco Ardia, « Science et érudition au service de la foi: l'éditeur Georges Bridel » in Silvio Corsini (éd.), *Le livre à Lausanne 1493-1993*, Lausanne: Payot, 1993, pp. 87-91; du même Franco Ardia, « Georges-Victor Bridel (1818-1889), éditeur-imprimeur lausannois », in Alain Clavien et François Vallotton (éds), *Figures du livre et de l'édition en Suisse romande (1750-1950)*, Actes du colloque « Mémoire éditoriale » 1997, Lausanne: Fondation Mémoire Éditoriale, 1998, pp. 41-56; nombreuses références à Georges-Victor Bridel et à ses héritiers dans la thèse de François Vallotton, *L'édition romande et ses acteurs 1850-1920*, Genève: Slatkine, 2001 et dans Daniel Maggetti, *L'invention de la littérature romande 1830-1910*, Lausanne: Payot, 1995.

21 *La maison Georges Bridel & C^{ie}, op. cit.*, p. 19.

22 *Journal*, p. 90.

23 *Journal*, p. 114: « On est mal venu à dire aux tyrans des vérités qui leur déplaisent (...). Bref, je ne veux pas énumérer ici toutes les sottises raisons ni nos [sa grand-mère et elle] différentes réponses; car mon pauvre journal pourrait être forcé, bien contre son gré et ce ne serait pas sans risque pour moi. »

24 Dans l'Oberland bernois.

une « Chronique des faits curieux » et deux pages de « Nouvelles géographiques ». La seconde livraison de 1882 propose, entre autre, un chant, avec sa notation musicale qui commence ainsi : « Loi divine, loi sainte/Travail qui rend heureux,/Toi qui chasses la crainte,/O sois béni par nos accents joyeux ! »

Au fil de la rédaction de son journal, Lucy mentionne plus de 50 livres et périodiques²⁵ qui constituent sans doute une partie importante de son horizon intellectuel entre 13 et 24 ans. Cette littérature, à quelques exceptions près, est conforme à l'enseignement de son Église et se retrouve dans la vision morale et religieuse qu'exprime la jeune fille dans son journal. Le style même de son écriture s'en ressent : certaines pages lyriques du *Journal* ne sont pas sans rappeler la manière du romancier Urbain Olivier, l'auteur-vedette de Georges Bridel²⁶ et le préféré de Lucy. Car son goût pour la littérature est certain. À 23 ans, en novembre 1895, elle parlera de la célèbre *Chrestomathie* d'Alexandre Vinet (« morceaux choisis » au succès international, publiée par l'éditeur Bridel) comme d'un livre qui lui est particulièrement cher. Libre de ses choix, elle aurait pu étendre ses lectures. Surveillés d'assez près par ses parents, les romans et « traités » édifiants qui nourrissent son esprit, offerts par des amis de l'Église ou des membres de sa famille, proviennent en majorité de l'univers éditorial du Réveil anglo-saxon ou francophone, publications de la Religious Tract Society (RTS) britannique, de sociétés-sœurs françaises (Paris, Toulouse) ou d'éditeurs romands.

Ainsi du roman intitulé *Marjorie*, traduit de l'anglais par M^{me} Tanczos-Decombaz, femme de pasteur. Lucy, qui l'emporte avec elle lors d'une promenade, le juge « très intéressant »²⁷. *Marjorie*, de l'Américaine Jeannie T. Gould, paraît chez l'éditeur Henri Mignot, concurrent lausannois de Bridel. Dans ce récit à la *Oliver Twist* (sans le génie littéraire de Dickens), l'auteur exploite, avec toutefois un savoir-faire certain, le thème émouvant d'une petite orpheline malmenée par le sort, tombée, malgré l'intérêt que lui porte un gentil juge, entre les griffes d'une vieille mendicante ivrognesse. Après maintes péripéties fortement moralisées²⁸, l'histoire se termine par un *happy end* : Cendrillon ayant grandi trouve enfin le bonheur en épousant un prince charmant, à savoir le fils (adorable évidemment) du bon juge. Le caractère de Marjorie (innocence, discrétion,

²⁵ Leur liste figure en annexe.

²⁶ Pour un regard documenté sur les rapports de l'éditeur Bridel avec l'auteur Urbain Olivier, voir François Vallotton, *L'édition romande et ses acteurs 1850-1920*, op. cit., pp. 352-354.

²⁷ *Journal*, p. 26.

²⁸ « Le premier devoir de la littérature est d'ordre moral », cet axiome vaut pour toute la littérature populaire au XIX^e siècle, et pas seulement pour les romans d'inspiration religieuse, cf. Roger Francillon et Doris Jakubec (dir.), *Littérature populaire et identité suisse. Récits populaires et romans littéraires : évolution des mentalités en Suisse romande au cours des cent dernières années*, Lausanne : L'Âge d'Homme, 1991, p. 24.

dévouement, etc.), caractère féminin idéal selon le XIX^e siècle, est fortement dessiné, même si le personnage semble avoir été créé surtout pour souffrir stoïquement les tourments que lui fait vivre la romancière.

Ce « dolorisme » est une composante négative et envahissante du roman populaire d'inspiration religieuse. Nous y insistons, car dans le *Journal*, chaque fois qu'un mouvement de révolte – contre l'autorité d'un père qui ne cesse de la dévaloriser, contre la laideur ou la cruauté du monde, contre les autres qui ne comprennent pas ses aspirations ou contre elle-même et sa foi chancelante – semble l'avoir emporté, Lucy culpabilise. Les chrétiennes exemplaires (celles de ses lectures) ne se rebiffent jamais, elles offrent leurs souffrances au Seigneur...

Parmi les productions de la littérature populaire protestante anglo-saxonne pour la jeunesse, sont cités, entre autre, *Le Bédouin des rues de Londres*, *Les enfants de la petite Meg*, *Les enfants de Cloverley*... Le « bédouin » (titre anglais *The Story of a City Arab*) est ce que l'on appelle à Paris au XIX^e siècle le « mohican » ou l'« apache ». Roland Leigh, qui, dans le premier chapitre, assiste à la mort édifiante de sa mère, tuée par la pauvreté, se retrouve à la rue, délinquant par nécessité, et découvre que son père, qui l'avait abandonné, est un misérable « qui a violé toutes les lois divines et humaines ». Mais les péripéties du roman mettront en œuvre de bonnes âmes qui lui permettront de rentrer dans le droit chemin et de rejoindre enfin celle qui souhaitait devenir sa mère adoptive.

D'autres fictions lues par Lucy pour son plaisir ou pour celui de ses élèves sont signées par des auteurs suisses (Töpffer, Urbain Olivier bien sûr, Jeremias Gotthelf, l'écrivain et illustrateur Oscar Huguenin, Louis Favre), allemands (le chanoine Schmid, Richard Leander, les poètes Gerok et Uhland), français ou franco-suisses (Jacques Porchat, Sophie Rostopchine comtesse de Ségur, Hector Malot, Alphonse Daudet, Pierre Loti, etc.). Publié par la Société des écoles du dimanche de Paris, *La cousine de Violette*, d'une demoiselle Couriard, livre emprunté en 1889 avec quelques autres titres à la Bibliothèque protestante de Romont²⁹, retient l'attention autant par son sujet que par son succès (nombreuses rééditions). Bienvenue, fillette de 12 ans, intelligente et sensible mais hautaine et passablement égoïste, a pour cousine la jeune Violette, personnage improbable, modèle de vertu, de modestie, de bonté, etc. De petite santé, cette sainte protestante ne tarde pas à mourir (après cent pages tout de même) et Bienvenue

29 *Journal*, pp. 93-94. En 1889, la famille Maillefer vit à Fribourg, fief catholique. Florian Desserrard, que nous remercions, nous signale que, selon le pasteur Max Perrier, la bibliothèque protestante de Romont est née de la création en 1846 d'une école protestante privée dans cette ville – école que Lucy fréquentera en 1895-1896. Bibliothèque issue du Réveil donc, avec l'aide de dons, provenant notamment de la Société des Traités religieux de Toulouse, et qui s'est maintenue jusqu'au XX^e siècle.

a tout loisir, sur les 300 pages qui restent, de devenir à son tour, en suivant l'exemple de Violette, une chrétienne exemplaire.

Les réflexions de la diariste sur les livres lus sont brèves, quoique le plus souvent élogieuses. Exception, l'auteur lausannois Frédéric Soutter, et son *Adèle & Louisa ou deux amies*: «Le livre, nouvellement imprimé et dont la *la Famille* a déjà donné un compte rendu, est intitulé *Adèle et Louisa*. C'est une histoire de jeunes filles, livre intéressant, imprégné de l'esprit du Christianisme, mais dans lequel le style et l'imagination pèchent assez souvent. La ponctuation est absolument défectueuse»³⁰. Lucy a alors 20 ans. Au livre *Vertes sirènes* de Prosper Meunier, histoire d'un alcoolique détruit par l'absinthe, elle reconnaît «un esprit excellent» mais «une tristesse poignante». Avec l'écrivain et vulgarisateur scientifique Camille Flammarion et son ouvrage *Rêves étoilés*, Lucy se montre plus sévère: «Cet écrit m'a fait une mauvaise impression. Il m'attriste, me dégoûte, m'irrite. Oh! l'affreuse chose que le déisme! Ce n'est pas ce livre-là qui me convertira.»³¹

On le voit, Lucy cite le plus souvent ses lectures avec assez de précision pour nous permettre de les identifier. Mais il y a des exceptions, tels ces «deux jolis traités»³², envoyés d'Ollon par sa grand-mère. Elle ne nous donne pas leurs titres, mais on peut y reconnaître deux exemplaires des petits traités religieux et moraux, au format de poche, que publie à Lausanne la Société des traités religieux et qu'imprime Georges Bridel³³. Ces fascicules de 8, 12 ou 16 pages, parfois ornés de gravures au «cachet britannique incontestable»³⁴, paraissent en deux collections, l'une pour adultes (538 numéros jusqu'en 1902³⁵), l'autre pour enfants (128 numéros). Certains traités «vieillis» sont retirés de la vente, d'autres réédités (130 numéros ont atteint ou dépassé 3 éditions³⁶). La diffusion se fait par dons ou par ventes, au travers d'un réseau de distribution constitué surtout de volontaires, pasteurs ou membres de l'Église dont le recrutement est l'une des préoccupations du Comité des traités. Les chiffres sont impressionnants: 110 000 exemplaires par an jusqu'en 1886, durant une quinzaine d'années, 88 000 par

30 *Journal*, p. 214. Bien entendu, l'une des jeunes filles connaîtra une mort exemplaire...

31 *Journal*, p. 301.

32 *Journal*, p. 23. Un envoi identique est mentionné p. 35 (1888).

33 Silvio Corsini (dir.), *Le livre à Lausanne: cinq siècles d'édition et d'imprimerie*, op. cit., pp. 82-85.

34 Eugène Secrétan, *Les traités religieux de Lausanne durant trois quarts de siècle*, 1827-1902, p. 31.

35 En faisant don en 1943 de la collection de l'ex-imprimerie Bridel à la Bibliothèque de la Faculté de théologie de l'Église libre, Georges-Antoine Bridel mentionne 638 numéros pour la série adultes et 125 numéros pour la série enfants, sans compter les réimpressions...

36 Secrétan, *Les traités religieux de Lausanne durant trois quarts de siècle*, op. cit., p. 33.

an jusqu'en 1902. Entre 1872 et 1902, plus de 2,3 millions de ces fascicules aux couvertures colorées sont donc sortis des presses de Bridel³⁷.

Les traités sont des œuvres d'édification, comme le montrent ces quelques titres de la série pour les enfants : *Un enfant qui sait dire non*, *Dieu voit tout*, *La bienfaisance enfantine*, *Enfants, prenez garde!*, etc. Mais les membres du Comité des traités (certains sont des pédagogues avertis) savaient que pour édifier les enfants, mieux vaut commencer par les intéresser. D'où une majorité d'opuscules dont le titre n'annonce pas la leçon de morale qui est leur raison d'être, mais l'aventure (*Les naufragés au Labrador*, *Deux visites à la Nouvelle-Zélande*, *Missions chez les Indiens*, *Le petit pêcheur de baleines*), l'exotisme (*Oguyomi la petite Africaine*, *La jeune Américaine*, *Aventures d'une jeune zouloue*), ou simplement des historiettes, toujours édifiantes mais proches des intérêts des jeunes lecteurs (*J'aurai bientôt dix ans*, *Une lettre à la poste*, *Les trois arbres de Noël*, *Ben le débraillé*, *Suzette la paresseuse*), historiettes aux péripéties parfois plutôt sombres (*Luttes de la jeune aveugle*, *Édouard*, *le petit orphelin*). L'enseignement moral dramatique de certaines historiettes, pour ne point parler des traités pour adultes dans lesquels la mort exemplaire est omniprésente, est une caractéristique de cette littérature de propagande, y compris, comme on l'a vu, dans les romans populaires publiés par la Religious Tract Society et adaptés en français pour Bridel ou l'un de ses confrères. De nombreuses pages du journal de Lucy font écho à cette présence obsédante du malheur et de la mort : « Avenir, avenir, que nous donneras-tu ? Que Dieu fasse au moins que personne ne soit alors malade ou mort. Oh ! je n'y puis penser. »³⁸

Même si la propagande semble se faire parfois plus discrète que dans les traités, et si la fiction adaptée à un public enfantin semble y retrouver ses droits, les textes des *Lectures* manifestent la même volonté d'éducation religieuse et morale, la même dramatisation.

En mai 1885, année où Lucy commence son journal, les *Lectures illustrées* (nouveau titre des Lectures pour les enfants depuis leur prise en main par Sully Jaulmes-Cook) proposent un récit intitulé « Aventure de Méta racontée par elle-même »³⁹. Récit non signé, comme la majorité des textes⁴⁰ pour raison de... modestie, argument avancé par les premiers rédacteurs du journal...

³⁷ *Ibid.*, p. 24.

³⁸ *Journal*, p. 91.

³⁹ *Lectures illustrées*, 1885, pp. 13-15, illustration p. 16 (cf. ci-après fig. 4).

⁴⁰ Les signatures n'apparaîtront régulièrement qu'à partir de 1910 (troisième série) sous la direction de Charles Jaulmes.

Méta est une petite fille qui part se promener en forêt avec son frère aîné Robert. Surpris par l'orage, les deux petits se perdent. On les recherche, on les retrouve. « On nous reçut à bras ouverts, on pleura sur nous comme si nous ressuscitions, et après nous avoir vite mis dans des lits bien chauds, on nous fit boire du thé et on nous laissa nous endormir. Grâce à Dieu, nous ne prîmes mal ni l'un ni l'autre! » Histoire certainement palpitante pour la fillette de 12 ans et demi qu'est alors Lucy. De nombreuses pages de son journal, consacrées à raconter les détails de telle ou telle promenade, semblent s'inspirer du style nerveux et précis de la rédactrice probable de ce récit, Mary Jaulmes-Cook⁴¹. Mais tout texte des *Lectures* ne saurait exister sans la morale qui doit lui donner sens. Ici, cette morale est apportée par la mère de Méta : « Il vous est arrivé, dit-elle aux deux enfants, comme il arrive à tous les hommes ici-bas. Ils ont aussi quitté la demeure du Père, se confiant en leurs propres forces, ils sont entrés dans la sombre forêt du péché où ils errent longtemps, cueillant les plaisirs de la vie comme vous cueilliez des fleurs (...) Vient le moment où ils se réveillent en entendant les foudres de la colère divine (...) Leur seul espoir est de crier : « Seigneur, Seigneur, sauve-nous ou nous périssons ». Et Jésus (...) leur tend la main, prend les agneaux dans ses bras et les porte en sûreté dans la demeure de son Père. ».

On ne saurait dans le cadre limité qui est le nôtre, multiplier les exemples. Il suffit de dire que le couple fiction-moralité (une moralité au plus près de l'évangélisme libriste) est omniprésent dans les *Lectures illustrées* comme dans les autres lectures de Lucy.

L'ART DE FAIRE PARLER LES IMAGES

L'aventure de Méta évoquée plus haut est illustrée par une gravure qui n'a pas été réalisée, semble-t-il, pour le récit, mais qui, lui étant antérieure, a été associée artificiellement au texte lors de la mise en page. Lorsque l'image adhère davantage au récit, c'est parce qu'elle a probablement servi de point de départ à son écriture. En février 1922, dernière année d'existence des *Lectures illustrées*, la rédaction d'un texte sur la base d'une image, procédé pratiqué par les rédacteurs successifs, fera même l'objet d'un « concours littéraire » réservé aux abonnés. Enfin, certains récits « à suivre » semblent bénéficier d'images qui leur sont propres.

⁴¹ Mary ou Marie-Françoise, femme et collaboratrice de Sully Jaulmes-Cook, parlait parfaitement l'anglais qui était « comme sa langue maternelle » (*Lectures illustrées*, numéro du 75^e anniversaire, 1914, p. 112). Rédactrice et traductrice d'une grande partie des textes des *Lectures*, elle était la fille du pasteur anglais Charles Cook, considéré comme le fondateur du méthodisme en France et mort à Lausanne en 1855. Cf. en annexe, la note bibliographique sur les *Lectures illustrées*.

La gravure légendée « Robert et Méta » est signée A. Laby, peut-être Alexandre Laby, artiste qui aurait travaillé à Paris dans les années 1840, puis pour la presse anglaise. C'est en tant qu'illustrateur « anglais »⁴² qu'on trouve sa signature dans les *Lectures*. Sully Jaulmes-Cook, qui prit le journal en main dès 1863, était, par sa vocation de pasteur méthodiste et son mariage avec la fille de Charles Cook, tourné vers l'Angleterre, pays où la presse du Réveil s'était particulièrement développée. C'est là, à l'exemple d'ailleurs de ses prédécesseurs marqués eux aussi par l'influence du *revival* anglais⁴³, influence qui prolongeait, dans le domaine religieux, celle ayant caractérisé les relations entre l'Angleterre et la Suisse romande au XVIII^e siècle⁴⁴, que le rédacteur des *Lectures illustrées*, et ses successeurs, puisèrent durant une soixantaine d'années plusieurs milliers d'illustrations⁴⁵.

Au contraire des textes, les images, de par leur origine « extérieure » à la rédaction, sont signées, le plus souvent par des initiales. Les artistes travaillent pour des magazines britanniques notables (*Illustrated London News*, *The Strand Magazine*, *Cassells Family Magazine*, *Cornhill Magazine*, *The Graphic*...), des journaux pour enfants (*The Boy's Own Paper*...), ou des journaux du *revival* (*Good Words*, *The Youth's Magazine*, *The Children's Friend* ou encore *The Child's Companion* et *The Sunday at Home*, les deux derniers publiés par cette Religious Tract Society qui était en rapport avec certains pasteurs et éditeurs du Réveil en Suisse romande).

On ne citera que quelques noms parmi ceux dont les signatures⁴⁶ apparaissent le plus fréquemment dans les pages des *Lectures illustrées*: Mary Ellen Edward (MEE), 1839 – vers 1910, qui dessine avec talent les vieux quartiers de Londres et leurs pauvres habitants; l'artiste français Hector Giacomelli (HG), dont les gravures élégantes

42 Cet artiste semble assez mal connu. Simon Oufe, *The Dictionary of British Book Illustrators and Caricaturists 1800-1914*, Antique Collectors' Club, le prénomme Alexander, p. 363.

43 Influence dénoncée par les adversaires du Réveil et de l'Église libre pour qui la dissidence libriste était un phénomène d'origine « étrangère »...

44 Ernest Giddey, *L'Angleterre dans la vie intellectuelle de la Suisse romande au XVIII^e siècle*, Lausanne: BHV, 1974.

45 Nous ne savons pas si le choix des images des *Lectures* se faisait à partir des magazines eux-mêmes ou de matériaux fournis par les éditeurs britanniques, ni si l'imprimerie Bridel en assurait elle-même le clichage: clichés au trait, technique bien adaptée aux gravures sur bois majoritaires avant 1900, trait et similigravure combinés, ou similigravure seule qui domine après 1910, les trames propres à cette dernière technique donnant malheureusement aux images imprimées sur un papier ordinaire comme celui des *Lectures*, un flou grisâtre peu flatteur; cf. Michael Felmingham, *The Illustrated Gift Book 1880-1930*, Aldershot: Scolar Press, 1988, pp. 6-17: « The Photomechanical Revolution ».

46 Simon Oufe, *The Dictionary of British Book Illustrators and Caricaturists 1800-1914*, *op. cit.*, nous a été des plus utiles pour les identifier.

peuplent de passereaux au dessin délicat les bordures de certaines pages de titre ou de poèmes des *Lectures*⁴⁷; Alfred Pearse (AP), peintre et illustrateur de livres pour les garçons; Alfred W. Cooper (AWC, 1850-1901), peintre aussi, dont un dessin orne le premier numéro de *La Feuille illustrée*⁴⁸; Harrison William Weir (monogramme H. Weir), remarquable dessinateur animalier particulièrement prisé par les rédacteurs des *Lectures*; Robert Barnes (RB) « parmi les meilleurs au second rang des illustrateurs des années 1960 »⁴⁹; Henry French (HF) qui dessine le quotidien de la bonne société; Évelyne Lance, élégante illustratrice, elle aussi très appréciée par les rédacteurs des *Lectures*; Richard Brend'amour (1831-1915) le plus international des rares artistes allemands qui paraîtront dans le journal pour enfants imprimé par Bridel, etc.

Mettant ces illustrations, mois après mois, sous les yeux de leurs jeunes lecteurs, les rédacteurs des *Lectures* formaient leur goût et nourrissaient leur imaginaire, s'en tenant, à de rares exceptions près, à des illustrations « réalistes » dont le sens était immédiatement perceptible par les enfants. Beaucoup d'images « familiales », de mère et fille, de frères et sœurs, d'enfants jouant, lisant, cueillant des fleurs, d'images animalières (une à plusieurs par numéro) particulièrement la mère avec ses petits, d'enfant avec un animal, de paysages d'hiver idéalisés (immanquablement à Noël) ou de paysages exotiques, avec ou sans personnages, rappelant qu'entre 1880 et 1900, l'Europe est au plus fort de son expansion coloniale. Sans oublier les images bibliques (une fois au moins par numéro).

L'analyse méthodique du message visuel de ces images dépasserait le cadre très limité de ce travail⁵⁰. Une approche iconographique forcément sommaire des années 1884-1885 prises ensemble (24 numéros de 16 pages, 110 images dont 65 représentent

47 *Lectures illustrées*, avril 1885, p. 64.

48 Ces fascicules de 4 pages, imprimées sur papier de couleur par Regamey, puis Viret-Genton, paraissant « à des époques indéterminées », se vendaient « au même bureau » que les *Lectures illustrées*.

49 Simon Oufe, *The Dictionary of British Book Illustrators and Caricaturists 1800-1914*, op. cit., art. « Barnes, Robert », p. 226.

50 Travail simplifié par le fait que nous situons ces images dans le même environnement idéologique et social: cf. la remarque de B. Darras, « L'enquête sémiotique appliquée à l'étude des images: présentation des théories de C. S. Peirce sur la signification, la croyance et l'habitude », in A. Beyaert-Geslin, *L'image entre sens et signification*, Paris: Publications de la Sorbonne, 2006, p. 28; Francesca Caruana, *Peirce et une introduction à la sémiotique de l'art*, Paris: L'Harmattan, 2009; quoique ancien, B. Cocula, Cl. Peyrouet, *Sémantique de l'image. Pour une approche méthodique des messages visuels*, Paris: Delagrave, 1986, nous a été utile. Compte tenu de la brièveté de notre analyse, nous ne suivrons pas ces auteurs dans leur distinction entre iconique et iconographique. Par iconographie, nous entendrons donc simultanément la description ET l'interprétation des éléments de langage visuel repérés dans l'image. Enfin, est-il besoin de préciser que les catégories que nous utilisons entre guillemets (bourgeois, d'ailleurs, exotique, académique...), n'ont pas d'autre valeur méthodologique que d'être comprises par chacun...



Fig. 1. «Carlo le petit italien». L'exotisme attendrissant du petit saltimbanque est placé par le rédacteur dans une perspective très protestante: rendu à sa mère par «un chrétien compatissant», il pourra lire en sa compagnie «une chère petite Bible en italien» qu'on lui a donnée... «et je suis sûr que nous serons heureux».

un ou plusieurs enfants), complétée par des sondages dans les années 1880, 1883, 1889-1890, 1898-1906⁵¹ permet tout de même de percevoir l'intention idéologique, consciente ou non, qui a guidé le choix des rédacteurs. Nous limiterons cette approche à deux types iconographiques qui constituent près des deux tiers de l'illustration, les portraits d'enfants et les scènes de genre avec enfants.

PORTRAITS D'ENFANTS DOUBLEMENT MODÈLES

(11 en 1884, 5 en 1885), soit 16 images (11 filles, 5 garçons)⁵²: les enfants sont représentés en buste (portrait «académique») ou en pied (portrait «de genre») si celui-ci nécessite une mise en situation (exemple: «Carlo le petit Italien», et son singe savant enchaîné, 1884, p. 129).

a) Enfants «bourgeois» exemplaires (8 images: 6 filles et 2 garçons). La signification ne fait aucun doute: propres, les joues fraîches, bien vêtus, dans le costume et l'attitude composée mais sage des photographies de studio ou des portraits peints dont s'inspirent ces gravures – quand elles ne les reproduisent pas tout simplement, ils sont les modèles, académiques et irréalistes propres à satisfaire, outre le goût des parents, leurs illusions éducatives. Ainsi, peut-être qu'à encourager les enfants les plus réceptifs à imiter ces modèles...

b) Enfants «décalés» (8 images: 5 filles, 3 garçons). Ils sont «d'ailleurs» et, comme tels, leur débraillé «exotique» est perçu comme tolérable, voire amusant puisque distancié. On mettra à part «Une jeune italienne» qu'on peut inscrire dans la catégorie peu représentée de l'exotique bourgeois, et un petit chaperon rouge insolite (1884, p. 137) qui dépasse, par son caractère symbolique, les codes iconographiques dominants adoptés par les rédacteurs. Mais «Carlo le petit Italien...», «Marie» gardeuse de moutons et son chien, «Ria la petite bouquetière», dépeignée avec art et au châle artistiquement effrangé, «Louis le gueux», buvant l'eau d'une fontaine à même le bec verseur ou «Giulia» la petite saltimbanque, illustrent aussi, au-delà du pittoresque exotique, la catégorie des «pauvres intéressants» de la philanthropie libérale du XIX^e siècle. Ces portraits «de genre» s'inscrivent donc finalement dans la même idéologie que les portraits académiques des enfants «bourgeois»; au-delà ou en deçà de la norme, c'est toujours d'elle que l'on parle.

51 Aucune bibliothèque ne semble conserver la collection complète des *Lectures*, dont les volumes annuels sont répartis entre diverses institutions, notamment la Bibliothèque nationale à Berne et la Bibliothèque cantonale et universitaire de Lausanne. Introuvable, l'année 1884 en particulier est ici étudiée pour la première fois, sur la base d'une collection privée, voir Claudia Weilenmann, *Bibliographie annotée de livres suisses pour l'enfance et la jeunesse de 1750 à 1900*, Stuttgart: Metzler, 1993, pp. 250-251).

52 1884: pp. 3, 37, 65, 113, 117, 129, 137, 139, 145, 161, 177 – 1885: pp. 7, 26, 113, 161, 177.



Fig. 2. «Ria la petite bouquetière». Ce joli portrait d'Adriano Bonifazi, aimable tresseur de portraits colorés, mêle curieusement l'érotisme «académique» de l'artiste transalpin à la morale religieuse du texte qui explicite l'image.

Si l'on se reporte, en effet, aux textes qui accompagnent ces images et en explicitent le sens que le rédacteur a voulu mettre en évidence, l'enfant « bourgeois » est le modèle de l'enfant sage et bien élevé selon la norme des éducateurs et des parents (ceux qui abonnent leurs enfants aux *Lectures*...), alors que le « pauvre intéressant » appelle nécessairement, au-delà du sentiment de pittoresque amusé ou attendri qu'il suscite, une moralité, expression de la norme: Louis le Gueux, approché par une petite fille charitable, accepte d'aller à l'école du dimanche. Cessant d'être gueux, il devient « un bon écolier d'abord, et plus tard, un ouvrier habile et rangé... ». Giulia a été arrachée à ses parents miséreux par le saltimbanque Pietro, menteur et brutal. Là encore, l'intervention d'une personne charitable permet à Giulia de retrouver les siens. Ria la petite bouquetière, s'avère être une enfant perdue que sa mère cherchait en vain depuis plusieurs années, etc. Ces « moralités » qui explicitent les images et que l'on doit, dans les années 1884-1885, à la plume du rédacteur-pasteur des *Lectures*, Sully Jaulmes-Cook, ou à celle de sa femme, sont dans la droite ligne de la littérature édifiante (romans et traités) dont nous avons parlé ci-dessus. Le voyeurisme un peu mièvre du portrait académique du XIX^e siècle fait ici bon ménage avec les intentions pédagogiques des pasteurs du Réveil.

LES SCÈNES DE GENRE AVEC ENFANTS

(16 en 1884, 33 en 1885) soit 49 images⁵³: les codes iconographiques en jeu dans ces scènes de groupe sont évidemment plus divers et plus complexes.

a) Enfants avec adultes. Alors que l'adulte est représenté dans sa fonction de protecteur ou d'éducateur, l'enfant sollicite par son attitude cette protection ou se plie à cette éducation. L'image est souvent statique, connotant le désir adulte d'un monde de l'enfance stable et tranquille. Deux exceptions. La première est intitulée « Un grand'papa avec ses deux petites-filles » (1884, p. 23): dans un paysage d'hiver d'arrière-plan, un vieil homme patine sur la glace avec deux jeunes filles qui semblent assurer son équilibre. Le costume du grand-père (redingote et haut-de-forme) souligne l'intention amusée du dessinateur et le demi-sourire heureux du vieux patineur précise la connotation affective de la scène. Les deux jeunes filles, elles, ne sourient pas, absorbées sans doute par la tâche essentielle d'empêcher la chute de l'ancêtre...

La seconde a pour titre « Une jolie promenade »: une jeune femme pousse une brouette dans laquelle est installée une petite fille (1885, p. 157). Un garçon plus âgé marche auprès de la brouette et regarde la petite fille (sa sœur?) avec un sourire atten-

53 1884, pp. 11, 17, 23. 33, 43, 49, 69, 81, 85, 96, 97, 125, 128, 153, 183, 187 - 1885, pp. 3, 16, 17, 25, 33, 37, 49, 55, 61, 65, 77, 81, 82, 83, 93, 101, 107, 117, 119, 120, 124, 125, 128, 129, 133, 141, 145, 149, 157, 165, 169, 180, 187.



Fig. 3. «Un grand'papa avec ses deux petites-filles». Cette image ludique de deux jeunes filles aidant un vieil homme à patiner est exceptionnelle dans la représentation du rapport des genres dans les *Lectures illustrées*.

dri. Mère ou nurse, ou parente, la jeune femme est insolite: en tablier de jardin, un foulard sur la tête, manches retroussées jusqu'au coude, son statut est incertain. L'image y gagne une ambiguïté rare dans les *Lectures*.

Dans la plupart des autres images de cette catégorie, l'adulte est la mère, plus rarement la grand-mère, explicitées comme telles par le texte ou par la légende. Dans «Sylvie et sa bonne» (1884, p. 97), l'adulte serait une autre femme que la mère. Mais on remarque que cette identification n'est pas confirmée par le contenu de l'image elle-même, ni par le texte qui l'accompagne...

Le plus souvent, les mères sont représentées vêtues d'une robe correcte, voire élégante mais stricte, laissant parfois apparaître au col la dentelle d'une chemise ou portant un châle sur les épaules, cheveux, que l'on devine longs, serrés en chignon. Portrait quasiment interchangeable de la mère (et donc épouse) modèle à laquelle l'artiste peut donner toutefois une certaine tendresse, par une inclinaison de la tête lorsqu'elle regarde l'un de ses enfants.

Non moins archétypale que la mère mais plus rare, la grand-mère est généralement assise non loin d'une horloge (connotant le temps qui fuit) ou d'une cheminée (le sens en est suffisamment évident), un bonnet de dentelle sur ses cheveux blancs, seule (connotant la solitude du grand âge) ou un petit-enfant auprès d'elle (connotant le contraste des âges et la continuité de la vie).

Dans ces représentations de familles modèles, un grand absent: le père. Dans une rare illustration intitulée «Une jolie soirée» (1885, p. 24), un père (selon le récit qui accompagne l'image) apparaît à l'arrière-plan. Présent⁵⁴ mais lointain. Impossible d'acquiescer ici autre chose qu'une hypothèse: dans cet univers d'enfants et de mères que sont les images familiales des *Lectures*, le père n'a pas vraiment sa place. Alors que dans la vie, comme en témoigne en de nombreuses pages le journal de Lucy, sa présence autoritaire, obsédante sinon menaçante, gâche trop souvent le quotidien de la jeune fille, il convient que dans la fiction, même éducative et édifiante, il exerce de plus loin, et avec davantage de majesté, ce pouvoir redoutable que lui attribuent les mœurs, la religion et les lois. Pour le Code civil vaudois en vigueur dans la seconde moitié du XIX^e siècle par exemple, non seulement l'enfant reste sous l'autorité de ses père et mère jusqu'à sa majorité (23 ans) ou son émancipation, mais «le père seul exerce cette autorité durant le mariage» (art. 201 du Code civil, 1857). Le nouveau Code civil suisse de 1907 modifiera cet article de manière bien peu satisfaisante pour les mères: «Les père et mère

54 Une présence qui rappelle discrètement le privilège naturel du chef de famille: «Papa [arriva] d'abord, qui voulait voir le premier les arrangements de maman», *op. cit.*



Fig. 4. « Robert et Méta ». Dans le monde de Lucy, où la norme des genres est aussi déterminée, comment est-on garçon ou fille ? La réponse que donnent, dans leur attitude et leurs expressions, ces deux bambins et leur dessinateur, mérite de retenir l'attention.

exercent en commun la puissance paternelle pendant le mariage. À défaut d'entente, le père décide.» (art. 274).

Il convient de souligner que si le père tyrannique ou violent est une figure épisodique des récits des *Lectures*, son image n'apparaît pratiquement jamais. Car si le « mauvais » père existe dans l'imaginaire de la littérature édifiante, soit pour mettre en évidence la justesse de la punition divine qui le frappera, soit pour valoriser son repentir ultérieur, il n'est guère *illustrable* pour des enfants sans risquer de miner cette autorité que, dans l'éthique protestante, il tient de Dieu⁵⁵.

b) Enfants entre eux. L'enfant échappe temporairement à la tutelle de l'adulte. Son corps, son comportement, ses intérêts lui appartiennent. Les artistes, qui ont été enfants, montrent avec plus ou moins de talent cette liberté telle qu'elle s'exprime par le geste, les mimiques. À la porte de leur maison, Méta (« L'aventure de Méta », 1885, p. 16), s'appuie sur l'épaule de son frère Robert avec un charmant abandon ; Robert, lui, adossé au mur, semble tout à fait à l'aise dans son rôle d'aîné et de protecteur⁵⁶. Tous deux regardent avec une curiosité un peu inquiète, une oie qui s'approche d'eux. Robert, sans abandonner son attitude décontractée, avance légèrement son pied droit en direction du volatile, peut-être à titre préventif...

Promenades et jeux sont les moments privilégiés de cette vie des enfants en groupe. Sur l'image intitulée « Un des plaisirs de l'hiver » (1885, p. 33) une petite fille à l'allure de garçon manqué⁵⁷ dévale sur sa luge la pente enneigée d'une colline, son chien (qui n'en mène pas large!) sur les genoux. Elle tient dans sa main une boule de neige, sous l'œil de deux garçons qui, en attendant qu'elle passe à nouveau à leur portée, entassent leurs « munitions »... Autres moments de la vie de groupe, le quotidien familial, quand les adultes sont occupés ailleurs, ou les trajets « utilitaires » (faire des courses, aller à l'école, au temple, etc.) qui deviennent à l'occasion des espaces d'aventures.

Aventures moralisées par le récit, selon le procédé d'écriture préféré du rédacteur, s'inspirant d'une image. Celle-ci ne fait qu'amorcer la leçon que donnera le texte, à savoir que les enfants livrés à eux-mêmes courent un risque permanent de tomber dans « l'erreur » ou « la faute » et d'en subir les conséquences :

55 « Le père de famille reste en toutes circonstances le (lieutenant) du Christ, ce qui peut ouvrir le champ à une résistance légitime quand son autorité ne s'exerce plus en conformité avec la volonté divine.» Cf. Francine Carrillo, art. « Famille » in Pierre Gisel (éd.), *Encyclopédie du protestantisme*, op. cit., pp. 565-566.

56 Dans la littérature enfantine du XIX^e siècle (cf. les romans de la comtesse de Ségur), les aînés reflètent le modèle parental jusque dans ses travers : protection, surveillance, autorité – y compris ses abus...

57 Les ambiguïtés dans l'expression du *genre* sont extrêmement rares dans les *Lectures*, le corps des garçons étant représenté généralement dans une attitude plus animée et plus libre que celui des filles.



Fig. 5. « Un des plaisirs de l'hiver ». Cette image d'un « garçon manqué » (expression révélatrice du XX^e siècle) est très exceptionnelle dans les *Lectures*. Est-ce la raison pour laquelle elle n'a inspiré aucun texte d'accompagnement ?

- Faire des sottises involontaires en raison de leur maladresse ou de leur inexpérience (« Comment Lina voulait aider », 1885, pp. 169 ss).
- Commettre une faute morale volontaire, comme l'école buissonnière (« Trop tard », 1885, pp. 81 ss)

Il y a plus de maladroits que de vrais garnements dans les Lectures. Les phénomènes de désobéissance à la *Struwwelpeter* (Heinrich Hoffmann, première apparition à Noël 1845) ou à la *Max und Moritz* (Wilhelm Busch, 1865) et les punitions sadiques qui sont infligées aux chenapans n'y seraient pas à leur place. L'humour « germanique » de Busch et d'Hoffmann était sans doute trop épicé pour la Suisse romande, comme semble l'indiquer cette diatribe de Lucy, qui a alors 19 ans, contre le célèbre journal satirique munichois, les *Fliegende Blätter*, au ton très libre, passablement anticlérical et se moquant de tout, qu'elle parcourt à la gare de Stuttgart en attendant son train : « J'en ai regardé une partie mais, dégoûtée, j'ai cessé de les feuilleter avant d'avoir tout vu. Sauf quelques-unes assez fines et pas trop immorales, tout cela était si stupidement indécent, si sottement pensé et exécuté, qu'on a peine à comprendre que les uns perdent leur temps à faire ces niaiseries et les autres leur argent à les acheter. »⁵⁸

LES SILENCES D'UNE FILLE

Le journal de Lucy Maillefer n'a dû sa survie qu'au hasard et à l'affection d'un neveu qui, après le décès de sa tante en 1967, empêcha que la pile de cahiers, couverts de la belle écriture ferme que l'école donnait aux enfants du XIX^e siècle, ne soit jetée au feu⁵⁹.

Ce hasard n'est pas unique, comme le rappelait en 2001 un livre de Colette Cosnier dont ce paragraphe détourne un peu malicieusement le titre⁶⁰ : les cahiers du journal d'Amélie Weiler (1822-1895), fille d'un avocat protestant de Strasbourg, ont été découverts dans un grenier ; celui de la Lilloise Caroline Brame, fille d'un ingénieur, chez un brocanteur. Dans de nombreux cas, comme d'ailleurs celui de Lucy, la famille assure le sauvetage et la transmission du journal. Quand elle ne le détruit pas, par souci de discrétion...

Tant par son écriture que par son contenu, sans oublier la spécificité de son contexte historique, le journal intime au féminin nécessite une approche complexe qu'on ne saurait qu'esquisser ici, renvoyant entre autre à l'enquête de Philippe Lejeune sur le journal de jeune fille⁶¹. Pourquoi, s'interroge cet auteur en présentant son travail, lit-on ces journaux ? Sans doute pour « assurer la survie du passé, prolonger la mémoire de leurs

⁵⁸ *Journal*, p. 186. La famille Maillefer habitait alors Esslingen, dans la banlieue de Stuttgart.

⁵⁹ Lucy Maillefer, *Journal*, pp. 15-17, Charles Maillefer : « Ma tante Lucy telle que je l'ai connue ».

⁶⁰ Colette Cosnier, *Le silence des filles. De l'aiguille à la plume*, Paris : Fayard, 2001, pp. 17-20.

⁶¹ Philippe Lejeune, *Le Moi des demoiselles, enquête sur le journal de jeune fille*, Paris : Seuil, 1993.

auteurs ; mais peut-être aussi [pour] leur offrir, à notre manière, l'écoute et la compréhension qui leur manquaient»⁶². Or, dans le cas de Lucy, en étudiant son journal sous l'angle limité de ses lectures et de leur influence, on devine, à travers ses confidences retenues, à quel point la religion, telle que l'entendait son milieu, a corseté son intelligence, contrarié une liberté d'esprit à laquelle elle aspirait confusément et de manière parfois pathétique. Alors que son environnement familial lui interdit de se soustraire aux activités qui ponctuent sa vie religieuse, du sermon dominical à l'enseignement que dispensent, à l'école du dimanche, les pasteurs et les conférenciers invités par l'Église, ses lectures sous surveillance accentuent cette imprégnation religieuse et morale, aliénante et identifiante à la fois, qui constitue l'enjeu du combat entre « bons » et « mauvais » livres. Un combat qui a marqué « l'histoire volatile »⁶³ de la lecture en Suisse romande à la fin du XIX^e siècle. Non que les libéraux-conservateurs de l'Église libre aient été hostiles à l'éducation des filles. Ils pouvaient d'ailleurs se réclamer de l'exemple d'Alexandre Vinet. Le philosophe et théologien est revenu à diverses reprises sur l'importance du rôle de la femme dans l'éducation de l'enfant, lui donnant « un titre de plus au respect et à la confiance de son époux »⁶⁴. Plaidant pour qu'une instruction sérieuse soit donnée aux jeunes filles, il fut aussi l'instigateur de l'École supérieure de jeunes filles de Lausanne, de 1841 à 1847⁶⁵. Toutefois, si Alexandre Vinet « considère comme nécessaire que les femmes des classes moyennes et aisées soient éduquées⁶⁶ », il n'avait rien d'un féministe. Moraliste avant tout, il partageait la vision traditionnelle des penseurs chrétiens sur la faiblesse des femmes : « Mobile, enthousiaste et trop constamment sous le joug du sentiment, la femme se passionne aisément ; elle est à la merci de ses émotions... »⁶⁷. Vision traditionnelle, mais surtout vision de *genre*⁶⁸. Or, Lucy elle-même n'est pas loin de souscrire à cette idée que la soi-disant faiblesse émotionnelle de la femme lui fait courir de grands risques lorsqu'elle note (octobre 1889) : « Je suis du reste si agitée que mon écriture se ressent du tremblement nerveux dont mes mains sont agitées. » Elle accuse ce qu'elle appelle son « dépérissement

62 *Ibid.*, p. 12.

63 Jean-François Pitteloud, « Bons » livres et « mauvais » lecteurs. *Politiques de promotion de la lecture populaire à Genève, au XIX^e siècle*, thèse, Genève : Société d'histoire et d'archéologie, 1998.

64 Tamlin Schibler, *Fées du logis : l'enseignement ménager dans le canton de Vaud de 1834 à 1984*, Lausanne : BHV, 2008.

65 Chloé Issenmann, « L'école Vinet et la « destination sociale de la femme » (1884-1908) » in Monique Pavillon (dir.), *Itinéraires de femmes et rapports de genre dans la Suisse de la Belle Époque*, *Les Annuelles*, 10, 2007, pp. 13-45.

66 Cité par Tamlin Schibler, *Fées du logis...*, *op. cit.*, p. 72.

67 *Ibid.*, p. 73.

progressif» d'en être la cause. Mais le lecteur remarque, lui, que ce symptôme apparaît après que son père ait eu contre elle un nouvel accès d'autorité arbitraire et intempes-tive. La veille elle avait noté une autre algarade: «Le soir, après goûter, papa a fait à grand'maman une scène dont j'étais la première cause puisque c'est en prenant ma défense que grand'maman se l'est attirée.»⁶⁹

Geneviève Heller a inventorié, en 1979 dans le cadre d'une étude sur l'hygiène domestique, les lieux communs qui s'attachent à la question de la place de la femme dans la société⁷⁰. L'un des plus tenaces tient en une phrase: «La femme tient dans ses mains les qualités morales de la société.» Par ses efforts quotidiens dans la vie du ménage et de la famille, par l'éducation de ses enfants, par le rôle qu'elle joue auprès de son mari. Comme l'écrit en 1872 une lectrice du *Journal de la Société vaudoise d'utilité publique*: «Le foyer domestique doit être pour l'homme le port où cesse l'orage, sinon il cherchera ailleurs une diversion à ses fatigues.»⁷¹

La femme n'est pas l'égale de l'homme, elle est son complément. Mieux, une part nécessaire de lui-même: «Vainement, on voudrait constituer à chaque sexe une existence indépendante; c'est l'hypothèse du paganisme et de la barbarie. Il n'est pas dit que Dieu a créé l'homme et la femme, mais qu'il a fait l'homme mâle et femelle.»⁷²

Cette négation, fondée sur la Bible, de l'autonomie du genre féminin par rapport au masculin, postule que la femme est le complément naturel, entendons la seconde, de l'homme. Destinée à trouver à ses côtés son propre champ d'action, son mari, ses enfants et les tâches ménagères. Cette idée est si profondément implantée dans les esprits, elle semble si «naturelle» que les femmes elles-mêmes s'en font l'écho. En 1898, dans la *Famille* (dans un numéro qui aurait pu passer sous les yeux de Lucy puisque les Maillefer sont abonnés) dans un compte rendu sur le Congrès féministe de Bruxelles de 1897 signé Marianne Ellis, on lit bien, comme on pouvait s'y attendre à propos d'une telle manifestation, que «la lutte pour l'émancipation des femmes est juste, elle est sacrée.» Mais la rédactrice y introduit un bémol de taille (concession aux lecteurs du magazine de Bridel?): «Le plus bel apanage de la femme sera toujours d'être épouse et mère.»⁷³

68 (Note de la p. 407.) Sur l'essor en Suisse, ces vingt dernières années, des études sur l'histoire et la sociologie du *genre* et les quelques travaux marquants que ces études ont suscités, cf. l'avant-propos de Hans Ulrich Jost à *Itinéraires de femmes et rapports de genre*, op. cit., pp. 7-10.

69 *Journal*, p. 112.

70 Geneviève Heller, «*Propre en ordre*», *Habitation et vie domestique 1850-1930*, Lausanne: Éditions d'En bas, 1979, pp. 141-155.

71 *Ibid.*, p. 143.

72 Alexandre Vinet, *L'éducation, la famille et la société*, Paris: Chez les éditeurs, 1855, p. 538.

73 Geneviève Heller, «*Propre en ordre*», *Habitation et vie domestique 1850-1930*, op. cit., p. 149.

Pour un mâle du XIX^e siècle, aussi intelligent et éduqué soit-il, les progrès de l’instruction des femmes ne doivent pas, sans grave péril pour la famille et pour la société, les faire sortir du genre auquel elles appartiennent. Autrement dit « Cultivez l’esprit, ornez la mémoire des femmes ; elles en plairont davantage à leurs époux, et leurs époux en seront plus vertueux. »⁷⁴ Il faudra attendre la fin du XX^e siècle pour comprendre avec Pierre Bourdieu que « la famille dans sa définition légitime est un privilège qui est institué en norme universelle. Privilège de fait qui implique un privilège symbolique : celui d’être comme il faut, dans la norme, donc d’avoir un profit symbolique de normalité. Ceux qui ont le privilège d’avoir une famille conforme sont en mesure de l’exiger de tous... »⁷⁵

La remarque de Bourdieu semble peut-être nous entraîner assez loin du journal de Lucy. Il n’en est rien. Ce journal nous a laissé suffisamment d’indices nous permettant de comprendre que, pour le père de Lucy, l’avenir de sa fille aînée n’était pas dans les livres ou quelque autre activité artistique ou intellectuelle, mais dans le droit chemin d’une femme chrétienne accomplissant sa tâche de femme : travail domestique et religion. Et il n’est pas sûr que la motivation religieuse ait été chez lui prépondérante. La diariste, au hasard d’une notation, ose même mettre en doute cette motivation : « Par prudence et charité, je ne dirai que ceci de papa, c’est je crois qu’il ne fait pas toujours son devoir et que ses paroles et ses actions ne sont pas souvent en accord avec ses belles théories »⁷⁶. Mais ses mouvements de révolte se perdent très vite dans les sables d’une indifférence lassée par trop de refus, de critiques, de sarcasmes. Un seul exemple : lorsqu’elle exprime, une fois de plus, son vœu d’entrer à l’École normale, son père lui répond sèchement : « Tu es trop vieille ». Elle a 20 ans.

Le *Journal* est donc aussi l’histoire tragique d’une résignation. Son environnement, dans lequel elle ne put jamais trouver la compréhension et le soutien dont elle avait le plus grand besoin, ses lectures et, plus largement, l’incessante propagande à laquelle elle avait été soumise depuis sa prime enfance, l’y avaient préparée. Il apparaît pourtant au lecteur du *Journal* que l’être de Lucy, un mélange, incompréhensible pour le caractère entier et combatif de son père, d’hypersensibilité, d’enthousiasme, d’abattement, de culpabilité, de perspicacité psychologique, avec un don d’observation aussi grand que son aptitude à la rêverie l’autorisait, croyons-nous, à devenir l’une de ces femmes qui investissent autour de 1900 le champ éditorial romand⁷⁷.

Il serait trop facile d’accabler Charles-Louis Maillefer, père ni meilleur ni pire que beaucoup de ses semblables à la fin du XIX^e siècle. Mais aveugle aux qualités réelles de

⁷⁴ Alexandre Vinet, *L’éducation, la famille et la société*, op. cit., p. 230.

⁷⁵ Pierre Bourdieu, *Raisons pratiques : sur la théorie de l’action*, Paris : Seuil, 1994. Annexe : L’esprit de famille, p. 141.

⁷⁶ *Journal*, p. 113.

sa fille, et tel que nous le montre le *Journal*, il semble avoir été durablement exaspéré par le comportement de ce cygne noir qui aimait mieux lire ou écrire un journal intime que de seconder sa mère dans l'éducation de ses jeunes frères et sœurs et dans ses tâches ménagères, ce qu'elle fit pourtant chaque jour avec cœur, comme elle le note dans son journal. Rose-Julie Maillefer avait pourtant offert à sa fille un abonnement à *La Jeune Ménagère: journal destiné aux jeunes filles*. Elle put peut-être y lire cet excellent conseil: «La bonne ménagère économise le temps. Levée de bonne heure, elle a du loisir pour tout, pour prier seule et avec ses enfants, et pour faire prendre l'air à ses marmots. Son mari, quand il rentre de l'ouvrage, trouve le dîner prêt, et n'est pas tenté de grommeler contre la paresse de sa femme, qui lui fait perdre une partie de sa journée; le soir, il ne crie pas pour avoir un souper qu'il a bien gagné en travaillant vigoureusement. Tout va donc comme sur des roulettes... »⁷⁸

Finalement, Lucy obtint en 1896 à Fribourg, après avoir préparé son examen à l'école protestante de Romont où habitait sa tante Oguey, un brevet d'institutrice qui allait lui permettre de trouver en Allemagne un premier poste de maîtresse de français. Ce fut pour elle l'occasion de continuer à lire, en faisant découvrir à ses élèves les difficultés et les beautés de la langue française.

Ses différentes places dans des familles étrangères, où son statut de préceptrice la rattachait ou non, selon les familles, à la domesticité, ne pouvaient combler celle qui écrivait, adolescente, avec colère et impuissance mêlées: «Je suis destinée à servir»! Dans l'une de ces familles, elle fut même victime d'une tentative de viol par le maître de maison. Ce fut, à ce qu'il semble, sa seule expérience du sexe... Elle avait bien failli se marier avec un jeune homme d'Athènes sans beaucoup de bien. Sa famille, dont elle dépendait toujours fortement, sur le plan affectif plus que financier, s'opposa à ce mariage d'inclination de deux jeunes gens sans le sou, et Lucy y consentit, sans cris ni larmes⁷⁹. En 1909, elle avait noté dans son journal qu'il allait lui falloir souscrire «une petite assurance, qui serve à payer au moins mes frais d'enterrement...» Elle n'avait que 37 ans. D'autres pages, inédites, de son journal témoignent d'une désespérance résignée qu'elle exprimait en 1895 (à 23 ans) dans un cri: «Le plus commode pour moi ce serait de mourir.». Il est vrai que bien peu de personnes s'étaient montrées capables de lui enseigner l'art difficile de vivre heureuse ici-bas...

⁷⁷ (Note de la p. 409.) François Vallotton, «Femmes de plume et hommes de poids» in Monique Pavillon, *Itinéraires de femmes et rapports de genre dans la Suisse de la Belle Époque*, op. cit., pp. 217-233.

⁷⁸ *La jeune ménagère, journal destiné aux jeunes filles de la Suisse romande*, huitième année, Lausanne: Imprimerie Viret-Genton, 1896.

⁷⁹ *Journal*, pp. 340-341.



Fig. 6. « La toilette du soir ». Paisible image familiale : le garçon est allé tirer de l'eau pour la toilette vespérale, la femme rassure son bébé, la fillette, disponible aux pieds de sa mère, rêve près de la cheminée. L'intérieur est plus que modeste mais a l'air bien tenu. Tout semble en ordre mais une absence saute aux yeux du lecteur d'aujourd'hui : celle du père...

MANIÈRES DE LIRE, MANIÈRE DE VIVRE

En avril 1891, alors que la famille Maillefer réside à Esslingen (à une dizaine de minutes en train du centre de Stuttgart), Lucy découvre un temple du livre : «... la grande Bibliothèque nationale de Stuttgart, que Louissette me fit remarquer et où je pus voir, à travers les grandes fenêtres, les murs couverts d'étagères et ces étagères remplies de livres du haut en bas. Cela faisait venir l'eau à la bouche.» Expression à prendre au pied de la lettre. Omniprésents dans son journal, le livre et la lecture sont pour elle des constituants de vie au même titre que la nourriture ou le sommeil. De brèves et nombreuses notations (nous en avons compté près d'une vingtaine) les insèrent dans son quotidien le plus essentiel : «J'ai lu, écrit, je me suis peignée...»; ou bien : «J'ai lu. écrit très peu, flané...»; ou encore : «L'après-midi [du dimanche] j'ai lu, réfléchi, écrit un peu, fait deux lits», etc.

La plupart de ces notations concernent le dimanche. En semaine, les tâches domestiques auxquelles la voue sa condition d'aînée d'une famille nombreuse, et la fréquentation de diverses écoles, ne lui laissent guère de loisirs. «Que j'aurais besoin de plus de temps! [...] Cependant le temps que je mets à lire ou à réfléchir n'est pas perdu, quand ce ne sont pas de mauvaises lectures ou de mauvaises réflexions.» Propos révélateur : dans le monde qui est le sien, la lecture-plaisir se dissimule vertueusement derrière la lecture-utilité. Un bon livre se doit d'être «agréable et instructif», qualités qu'elle reconnaît même, en avril 1894, aux articles de l'austère et conservatrice *Bibliothèque universelle et Revue suisse*, que dirige alors Édouard Tallichet, et qu'imprime Bridel : «J'ai lu ces temps passés des volumes de la Bibliothèque universelle que maman a rapportés d'Ollon. C'est une lecture agréable et instructive et j'ai savouré comme une friandise, quelques articles.» Mais Lucy s'avoue à elle-même, un jour de cafard, une autre raison de lire : «Hier je suis allée à l'église, mais c'est presque tout ce que j'ai fait de ma journée. En revanche je me suis un peu reposée et la lecture m'a fait oublier pour un moment les difficultés de la vie.»

De préférence, Lucy lit dans sa chambre, ou en marge de son travail ménager, lors d'une pause, dans la cuisine. Lecture solitaire, dont elle affirme avoir besoin : «... il me faut prendre le temps convenable quand je veux lire. Il me faut pour ainsi dire voler mon temps.» Mais nous la voyons lire aussi dans son lit (lors d'une maladie), en promenade, en gardant sa petite sœur Lili, en attendant le train, etc.

Car le livre, responsable de ce «temps volé» qui la culpabilise un peu, s'avère être aussi un composant du ciment familial. Parents (sa mère en particulier), frères et sœurs, grand-mère, oncles et tantes la pourvoient en livres, pour un jour de l'an, un anniversaire, ou lors de l'envoi d'un colis de provisions. Lucy naturellement leur rend la pareille. La préoccupation religieuse n'est jamais loin : certains livres sont achetés ou offerts dans une intention de lecture partagée, le soir ou le dimanche en famille, à voix haute ou non. Au sein de la famille, le livre circule, est lu à tour de rôle par les frères et sœurs, voire par le père après ses enfants, tel l'inépuisable Töpffer! Entre amies proches aussi, on s'offre ou l'on se prête des livres, non sans regrets quand l'un d'eux disparaît : «Maintenant il [un manuel d'instruction musicale] est perdu, il faut en prendre mon parti. C'est peu agréable, mais il n'y a rien à faire. Pas une de celles qui avaient tenu ce recueil n'a pu dire où elles l'avaient mis. N'en parlons plus, quoique je n'aie pas fini de le regretter.»

ANNEXE

Répertoire des livres mentionnés par Lucy, classés dans l'ordre chronologique du Journal. Chaque livre est présenté selon le libellé de sa page de titre et d'après l'édition la plus proche de la date de sa mention dans le Journal. Les ouvrages cités dans les passages inédits du Journal sont signalés par la mention *inédit*.

ROMANS, NOUVELLES, POÉSIES

- *Marjorie*. [*Marjorie's Quest*], nouvelle américaine par Jeannie T. Gould, traduite librement de l'anglais par M^{me} de Tanczos-Décombaz, Lausanne: H. Mignot, 1887, (p. 26).
- *Contes du chanoine Schmidt*, [par Christoph von Schmid]. Plusieurs éditions possibles, (p. 38).
- *Ailes et fleurs*. [Album grand in-folio édité par Paul Dalloz. Paris, s.d... Poèmes de Hugo, Dumas fils, Gautier, etc., phototypies hors-texte d'Hector Giacomelli], (p. 39).
- *L'héritage du cousin Hans Joggeli*; suivi de *Elsi, la servante comme il y en a peu*, traduit de l'allemand de Jérémie Gotthelf par A[imé]. Steinlen, Lausanne: L. Meyer, 1864, (p. 47).
- *Le bédouin des rues de Londres*, [George Eliel Sargent, *The Story of a city Arab*], traduction libre de l'anglais, par M^{me} M[énéline] D[avall] de St-G[eorge], Lausanne/Paris: s.n. [J. Bonhoure et C^{ie}], 1879, (p. 93).
- *La réconciliation: fragment de L'âme et l'argent*, traduction de Max Buchon, Paris: Sandoz et Fischbacher/Neuchâtel: J. Sandoz, 1881 (Neuchâtel: J. Attinger), (p. 93).
- *La cousine de Violette* par M^{lle} [Adèle] Couriard, auteur de *Lucie, ou les Deux Influences*, Paris: Société des Écoles du dimanche, 1865, (p. 93).
- *William Gordon ou Le philosophe chrétien triomphant de la mort*, traduit librement de l'anglais de Newman Hall, publié par Georges Bridel (éd.). En vente chez Delafontaine et C^{ie}, libraires. Lausanne, 1852, (p. 94).
- [*Nouvelles neuchâteloises*: Lucy se trompe dans le titre. Lire:] *Récits neuchâtelois*. Lausanne: Imer et Payot/Paris: Librairie de la Suisse française, P. Monnerat, 1886. [Contient deux récits: «La Boutique de l'ancien» - «L'Électricien»], (p. 94).
- *Au coin du feu. Contes*, par Richard Léander [pseudo. de Richard von Volkmann], Neuchâtel: Attinger frères, 1889. [Traduit de *Träumereien an französischen Kaminen: Märchen*. Leipzig, 1871], (p. 94).
- *Les enfants de la petite Meg*, [par Hesba Stretton] Toulouse: Société des livres religieux, 1873. [Traduit de *Little Meg's Children*, Londres: The Religious Tract Society, 1868], (p. 131).
- *Au pied des bois: souvenirs et nouvelles*, par Urbain Olivier. Lausanne: G. Bridel, s.d. [1888], (p. 134).

- *Les enfants de Cloverley*, par l'auteur [Hesba Stretton] de *La première prière de Marguerite...*, traduit de l'anglais [de *The Children of Cloverley*, Londres: The Religious Tract Society, 1865], Toulouse: Société des livres religieux, 1873, (p. 142).
- *Le grenier de la vieille dame*, par M^{lle} Louise Mussat, Tours: A. Mame et fils, 1881, planche gravée. (Inédit, mars 1890).
- *Claude, ou le Gagne-petit*, par M^{lle} [Sophie] Ulliac-Trémadeure... 2^e édition, Paris: Didier, 1861, pl. grav. (Inédit, mars 1890).
- *Le manoir du Vieux-Clos. Nouvelle*, par Urbain Olivier, Lausanne: Bridel, 1865, (p. 146).
- *L'orphelin. Nouvelle villageoise*, par Urbain Olivier, Lausanne: Bridel, 1863, (p. 146).
- *Le lion de Juda*, par Charlotte Élisabeth [Tonna], traduit librement de l'anglais [de *Lion's Judah*, 1843], Toulouse: Société des livres religieux, 1852, (p. 153).
- M. et M^{me} Georges Renard, *Autour du Léman*, illustrations de H. Golliez, Paris: Marpon et Flammarion/Lausanne: F. Rouge, 1891, (p. 156).
- Jules Verne, *Le tour du monde en 80 jours*, Paris: Hetzel, 1873 (Bibliothèque d'éducation et de récréation), (p. 169).
- F[rédéric] Soutter, *Adèle & Louisa ou deux amies*, Lausanne: A Duvoisin libraire, rue Pépinet et Chez l'auteur, rue Neuve, 9, 1892, (p. 214).
- Hector Malot, *Sans famille*, Paris: Bibliothèque-Charpentier, 1888, 2 vol., (p. 215).
- *Nouvelles genevoises* par M. [Rodolphe] Töpffer, précédées d'une Lettre adressée à l'Éditeur par le comte Xavier de Maistre, Paris: Charpentier, 1851, (p. 231).
- Prosper Meunier [pseudo de Marc Christin], *Verte sirène*, Neuchâtel: Attinger, 1894, (p. 301).
- Camille Flammarion, *Rêves étoilés*, Paris: C. Marpon et E. Flammarion, 1888 (coll. Auteurs célèbres), (p. 301).
- Karl Gerok, *Der letzte Strauss* [le dernier bouquet]: vermischte Gedichte, 2. Aufl., Stuttgart: Greiner & Pfeiffer, 1885, (p. 302).
- Ludwig Uhland, *Gedichte*, 59. Aufl., Stuttgart: J. G. Cotta, 1874, (p. 310).
- Alexandre Vinet, *Chrestomathie française ou choix de morceaux tirés des meilleurs écrivains français*, 3 vol., Lausanne: G. Bridel. (Inédit, nov. 1895).
- O[scar]. Huguenin, *Gens de cœur. Récits du Foyer*, illustrés de 56 dessins de l'auteur, Neuchâtel: Delachaux et Niestlé/Paris: Grassart, 1896. (Inédit, mars 1897).
- Jacques Porchat, *Trois mois sous la neige: journal d'un jeune habitant du Jura*; avec de nombreuses ill. par Charles Donzel, Paris: Ch. Delagrave, 1881. (Inédit, sept. 1898).
- [Ségur, Sophie comtesse de, née Rostopchine] *Les deux nigauds*, ouvrage illustré de 70 vignettes par H. Castelli, deuxième édition, Paris: Hachette, 1863 (coll. Bibliothèque Rose). (Inédit, déc. 1898).

- Alphonse Daudet, *Lettres de mon moulin: impressions et souvenirs*, Paris: J. Hetzel, 1869. (Inédit, mai 1899).
- Pierre Loti, *Pêcheur d'Islande. Compositions de E. Rudaux*, Paris: Calmann-Lévy, 1893. (Inédit, juil. 1899).
- Edmond Rostand, *La Princesse lointaine*, pièce en quatre actes en vers, représentée pour la première fois, à Paris, le 3 avril 1895, sur le théâtre de la Renaissance, Paris: G. Charpentier et E. Fasquelle, 1895. (Inédit, avril 1901).

LIVRES DE PIÉTÉ ET D'ÉDIFICATION

- «Deux jolis traités» (p. 23, allusion aussi p. 130).
- Louis Burnier, *Études élémentaires et progressives de la Parole de Dieu: Ancien Testament, Nouveau Testament*, Lausanne: G. Bridel, Paris, (p. 119).

EDUCATION

- François-Vincent Raspail, *Manuel Annuaire de la santé ou Médecine et pharmacie domestique*, Paris/Bruxelles, 1866. Ce best-seller de médecine domestique a connu de 1845 à 1879, plus de trente rééditions, (pp. 82 et 102).
- Ernest Legouvé, *Les pères et les enfants du XIX^e siècle*, Paris: Hetzel, 1867-1869 (coll. Bibliothèque d'éducation et de récréation), vol. 1: Enfance et adolescence; vol. 2: La jeunesse, (p. 134).

JOURNAUX, MAGAZINES

- *La Feuille de Tempérance: journal mensuel dédié à la Société de tempérance de la Croix Bleue*, s'inscrit dans le cadre de la lutte internationale contre l'alcoolisme qui marque la seconde moitié du XIX^e siècle. Cette Feuille faisait entendre, en quelque sorte, la voix des Suisses romands. (Lucy mentionne ce journal mais ne semble pas l'avoir eu entre les mains). À ne pas confondre avec le *Bulletin de la société de tempérance de la Croix Bleue*, qui va devenir (1890) l'*Annuaire de la Croix Bleue pour...* (année en cours), (p. 54).
- *La semaine: gazette des campagnes*, Lausanne. D'abord hebdomadaire (1858-1886) puis bihebdomadaire (1887-1890). Devient alors le *Courrier suisse*, (8 juin et 6 juillet 1889).
- *La Famille, Journal pour tous. Ce journal paraît deux fois par mois*, Lausanne: G. Bridel, [depuis 1859], (pp. 90,121, 125).
- *Lectures illustrées*, (p. 90). [Intitulé d'abord *Lectures pour les enfants*, ce petit (17×11 cm) mensuel est fondé en janvier 1839 avec le soutien de la Société des traités

religieux, par Georges Bridel, alors apprenti-libraire. J.-L. Galliard, maître au Collège cantonal, lui succède comme rédacteur de mai 1841 à octobre 1858. Adam Vulliet, enseignant lui aussi, en assure la rédaction jusqu'à la fin de 1862. Puis la Société des écoles du dimanche en ayant repris la publication, le rédacteur en devient le pasteur méthodiste Sully Jaulmes-Cook. En 1871, celui-ci prend la publication entièrement à sa charge. Il abrège le titre en *Lectures illustrées*, et augmente le format (21×16 cm). À sa mort en 1891, sa femme et collaboratrice Mary Jaulmes-Cook, fille du pasteur Charles Cook, figure du *revival* anglais, lui succède, et au décès de celle-ci, en 1906, son fils Charles Jaulmes, qui agrandit, une dernière fois, le format du journal. Georges Bridel, éphémère rédacteur des *Lectures* en sera en revanche longtemps le dépositaire puis l'imprimeur de 1864 à sa mort en 1889. En 1910, les Imprimeries Réunies SA., en rachetant l'imprimerie Bridel, en reprennent les travaux et donc l'impression des *Lectures illustrées*. En 1923, *L'Écolier romand* succède aux *Lectures illustrées*. Il durera jusqu'en 1967.]

- *Le Bon Messager*, (p. 90).
- *Les Étrennes*, (p. 90).
- *Le Journal des demoiselles*, Paris: journal de mode, (p. 94).
- *L'Ami du peuple*, Fribourg, (pp. 108 et 121).

- *Almanach pour la jeunesse*, Toulouse: Société des livres religieux, (p. 130).
- *Revue universelle des inventions nouvelles*: édition à 5 c[entimes] paraissant le 15 et le 30 de chaque mois. 1^{re} année, N° 1 (1889, 15 nov.)-[ca 1890]: éphémère édition à un sou de ce journal de vulgarisation scientifique fondé à Paris en 1888, (p. 130).
- *Étrennes pour les enfants*, Lausanne: Agence des sociétés religieuses [puis] Payot, (10 janv. 1890).
- *Étrennes pour la jeunesse*, Lausanne: Agence des sociétés religieuses [puis] Payot, (10 janv. 1890).
- *La jeune ménagère: journal destiné aux jeunes filles*, Lausanne, année 1: 1888, (p. 134).
- *Almanach des bons conseils pour l'an de grâce...*, publ. par L.S.D.T.R. [la Société des traités religieux] de Paris, (p. 138).
- *L'Ami de la maison*, Paris, dès 1874. Mensuel protestant, d'édification, (p. 214).
- *Der Christenbote, eine allgemeine christliche Zeitschrift*, Stuttgart: Steinkopf, 1831-1941. Hebdomadaire, (p. 254).
- *Feuille d'Avis des Montagnes*, Le Locle, année 1, N° 1 (12 avril 1806) – année 162, N° 74 (1^{er} avril 1967). Trihebdomadaire dès 1888, (p. 298).



Fig. 7. « Un singulier compagnon ». L'anecdote et l'aventure ont leur place dans les *Lectures*. Mais la leçon d'instruction religieuse n'est jamais loin comme on le comprend en lisant à la fin du texte que « Dieu s'était servi de cet ours pour protéger le petit orphelin et l'empêcher de mourir de froid. »

